

géographie, donne-moi la main, car nous sommes rivaux.

—Il me semblait bien, dit le Parisien, que tu n'étais pas le premier venu en cette science, et tu dois avoir fait des études spéciales en cette branche, car aucun des auteurs classiques n'enseigne ce que tu sais.

—J'ai vu la carte de l'état-major, dit Mystigo.

—Ah ! tu m'en diras tant... c'est égal, tu as une mémoire heureuse.

—Comme ça, fit Mystigo. Et maintenant en route, les amis, dit le capitaine Mouton.

On reprit le sentier, renfila deux à deux le chemin de défrichement, qu'on pourrait comparer aux chemins de colonisation de notre Canada, et bientôt on arriva à un carrefour composé de cinq routes.

Mystigo s'arrêta et dit : la route qui est devant nous tombe sur celle de Mézières à Paris ; n'y vas pas, ce n'est pas le moment, chantonna Mystigo car les Prussiens y processionnent, par escadrons, termina-t-il en parlant ; celle de gauche conduit vers Metz ; nous sommes encore trop peu nombreux pour nous mesurer avec l'armée des buveurs de bière qui cerne la ville ; le premier de droite se dirige vers la Belgique ; nous

serions très-bien chez cette nation amie pour nous reposer de nos fatigues mais les Belges devant rester neutres, il faudrait nous constituer prisonniers chez eux ; c'est vrai qu'ils nous laisseraient facilement échapper mais ce serait du temps perdu par conséquent, laissons cette route-là ; enfin, celle que nous venons de parcourir et sur laquelle se greffe le sentier auquel nous sommes parvenus ce matin à travers les bois, cette route-ci, messieurs, aboutit, en la remontant, en pays ennemi, en Prusse.

—Oh ! alors, délivrez-nous en Seigneur ! dirent les militaires en chœur.

—Reste celle-là, rocailleuse, tortueuse et ascendante, reprit Mystigo en désignant la deuxième de droite, c'est la bonne, prenons-là, c'est par elle que nous allons tourner l'ennemi.

—Bon ! nous allons encore barbotter dans la panade ; c'est ce qu'ils appellent le bon chemin, pesta le grincheux qui était un grognard dans sa vingtième année de service ; salauds de Prussiens, vous me revaudrez cela, fit-il en montrant le poing au lointain.

Trois quarts d'heures d'une montée abrupte et on déboucha sur un plateau dégarni d'arbres. De là, on embrassait toute la vallée de la Meuse.

PLAISIRS PLATONIQUES



Le tramp. — Qu'avez-vous de bon à boire ?

Le propriétaire du restaurant. — Du cognac, geneviève, des cock-tails, des limonades, du whisky, du l'appollinaris, de la bière, du champagne...

Le tramp. — Très bien. C'est bon d'en entendre parler. Donnez-moi un verre d'eau, s'il vous plaît, avec une paille.

DE L'INFLUENCE DU TÉLÉPHONE SUR L'EXPRESSION

(Monsieur appelé au téléphone par sa femme.)



I

La voix lointaine. — M. Saumon est-il chez lui ?
M. Saumon. — Oui. Qu'est-ce que c'est ?



II

Voix téléphonique. — Maman...



III

... n'est pas bien...



IV

... en sorte qu'elle a décidé de s'en retourner



V

... par le train de cet après-midi...



VI

... Elle me prie de te dire bonjour et de l'excuser.

— Voyez-vous la Belgique à votre gauche, dit Mystigo, Mézières à quatre lieues devant vous, et Sedan, perdu dans le brouillard bien là-bas, à droite ; vous pouvez maintenant, vous rendre compte du chemin parcouru : nous avons décrit une sorte de fer à cheval et nous sommes à huit lieues de Sedan ; encore une journée comme celle-là et nous serons hors des griffes allemandes ; nous n'aurons plus à craindre que les éclaireurs qui ne pourront pas nous faire grand mal. C'est ici notre camp pour la nuit.

En conséquence, chacun s'arrangea un lit de fougères, commun en ces lieux, et on s'endormit.

A trois heures du matin, on redescendit le plateau du côté opposé où l'on était venu et de nouveau on suivit un sentier qui débouchait sur la route de Paris. Nous mîmes quatre heures à l'atteindre. On devait la suivre jusqu'à un terrain accidenté et raviné, situé un peu plus loin et que Mystigo devait nous faire prendre pour gagner Laon, première ville fortifiée sur notre chemin.

Déjà on mettait le pied sur la route, heureux de marcher enfin sur un terrain uni, et Mystigo mettait son oreille près de la terre pour ausculter les bruits lointains, tout à coup, nous perçûmes un bruit de cavalcade ; la route tournant la forêt, on ne pouvait rien voir encore mais nous nous rejetâmes brusquement sous bois et attendîmes. Cinq minutes plus tard, un détachement d'une cinquantaine de Hulans, passait au grand galop en face de nous. Quelques minutes après, à une bonne distance du bois, les Hulans se remirent au pas en braquant leurs jumelles de tous côtés sur la campagne.

Le motif de cette tactique était facile à comprendre. Les prussiens redoutant les francs-tireurs qui, toujours peu nombreux, se mettaient à couvert dans les bois ou les plis de terrain pour les attaquer, avaient longé la forêt, ventre à terre, afin d'échapper leurs coups, en cas d'alerte et maintenant que l'œil embrassait le terrain, ils ralentissaient afin de mieux l'explorer.

Mystigo avait prévu le cas de l'envahissement de la route par l'Allemand et si elle fut devenue impraticable, il devait changer de plan en nous faisant prendre une autre voie qui, bien que plus longue, nous eût mis également en sécurité.

Le peloton prussien poussait une reconnaissance afin de rechercher les traces de la retraite du général Vinoy, et précédait de plusieurs milles d'autres détachements lancés à la poursuite de l'armée française. Les prussiens pouvaient explorer la plaine en parfaite sécurité : il n'y avait pas un pantalon rouge à l'horizon, vu que la division